Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 53 (1915)
Heft: 36

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-211508

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

née je reviens écouter si la cloche tinte encore. Et son carillon me fait frémir, car je pense aux beaux temps d'autrefois et aux malheurs que j'aurai encore à supporter pour mériter le royaume de Jésus.

Elle ne sonne que lorsque le temps est calme et doux comme ce soir, parce que cette douceur rappelle les jours de jadis, parce qu'elle ramène de l'air du passé.

Le moine s'étant tu, j'entendis la cloche qui sonnait plus doucement, c'était comme un soupir harmonieux.

Et l'abbé retomba à genoux, continuant sa prière en égrenant son chapelet.

Jean DESTRELLES.

ON EST D'ICI !

C'EST le rôle du *Conteur* de donner le meilleur de lui-même au coin de terre qui nous est particulièrement cher et de défendre aussi bien qu'il le peut — et, certes, la tâche n'est point aisée — notre petit foyer vaudois et tout ce qui en fait l'originalité et le charme, contre l'intrusion d'un cosmopolitisme de jour en jour plus envahissant, plus impudent aussi.

Déjà, nous ne sommes plus guère chez nous. Veillons de ne devoir pas bientôt avouer que *nous ne sommes plus nous*.

Oh ! ne riez pas ; ne haussez pas les épaules ! Nous sommes en bon chemin de nous désoriginaliser. Voyez nos citadins ! Ne s'efforcent-ils pas d'être, ou tout au moins de paraître, le moins possible Vaudois ? Or, quand on ne veut plus paraître ce qu'on est, quand — le mot est un peu fort, peut-être, mais il exprime bien le fond du sentiment auquel nous faisons allusion — quand, en telle occurrence, on a honte de ce qu'on est, on est bien près de ne l'être plus. C'est un grand tort ; peut-être même un grand danger.

Ah ! que ceux qui ne rougissent pas de n'être que de simples enfants du canton de Vaud, si beau, se lèvent contre ces renégats ; que sans en faire ostentation, ce qui serait pour le moins ridicule, ne cherchent pas trop, pourtant, à cacher nos petits faibles du cru. D'autres que nous en ont aussi ; ils s'y résignent.

D'aucuns opineront, sans doute, qu'il vaudrait bien mieux que nous n'en eussions pas, de ces faibles, petits ou gros. Hem !... Peut-être ?... Ce n'est pas sûr. Les gens « parfaits », s'il en est vraiment, car il n'est pas question de la légion de ceux qui croient l'être et « paonnent » en conséquence, doivent distiller diablement d'ennui dans leur entourage.

Et puis, n'est-ce pas souvent par la connaissance de ses petits défauts qu'on arrive à découvrir les grandes qualités d'un peuple.

Aspirations, qualités, défauts même, à l'occasion, que tout ce qui peut nous être sujet de rapprochement soit mis à profit. Grouponsnous ; serrons les rangs. Nous verrons après à nous corriger de nos défauts. Le plus pressé, tandis qu'il en est encore temps, c'est de nous défendre contre le cosmopolitisme rongeur, qu'il ne faut point confondre avec l'internationalisme, dans le bon sens de ce mot ; c'est de rester Vaudois, bons Vaudois, de garder le plus longtemps possible et avec une légitime fierté, nos coutumes, nos traditions régionales et locales, non point comme une curiosité à l'intention de la galerie, des « étrangers », mais pour nous, pour notre propre agrément. Les étrangers trouveront bien d'autres moyens de distraction. Nous ne sommes pas des comédiens et notre vie nationale n'est pas une pièce de théâtre.

Restons Vaudois ! En serons-nous moins bons Suisses, moins bons citoyens de l'humanité ? Non point. Notre besoin et nos traditions de démocratie et de liberté nous attachent fermement à la Suisse, terre classique de liberté et de démocratie. Les grandes lois naturelles lient le sort de chacun de nous au sort commun de tous les hommes. Notre planète, petit point dans l'espace, nous entraîne tous, petits et grands, faibles et forts, humbles et puissants, Vaudois, Suisses, Français, Anglais, Italiens, Russes, Allemands, Japonais, Chinois, Sioux, Iroquois, Patagons, etc., blancs, jaunes, noirs, rouges, en sa course vertigineuse vers l'infini. Un rien, une mauvaise rencontre, dans l'espace sillonné de mondes en mouvement, peut la réduire en poussière, et nous avec.

Mais pas de sombres pensées ; attendons les événements. En attendant, soyons de chez nous, vivons de notre vie, comme disait Juste Olivier.

J. M.

FEUILLETON DU « CONTEUR VAUDOIS »

LES ANES D'OUCHY

PAR BENJAMIN DUMUR

— Vraiment ?... oh ! quel bonheur ! reprit aussitôt notre peintre, en contrefaisant le ton qu'avait pris Louis un moment auparavant. Répétez-moi ces bonnes paroles, répétez, je vous en conjure ! Mais comme il ne voulait pas profiter de sa position, il se hâta d'ajouter : Ceci dit par plaisanterie. En effet, mademoiselle aime quelqu'un, c'est évident, à son âge ! J'ai mes petites raisons de croire que ce n'est pas moi, donc c'est vous.

L'argument était si concluant que Louis en fut enchanté. Il ne se possédait plus, tant sa joie était grande ; il riait, il parlait sans suite, remerciant avec effusion M. Brocard de ce qu'il n'était pas aimé. Ce fut bien pis encore, lorsque celui-ci déclara qu'il fallait s'entendre avec Rœseli, et vite la demander à son oncle. On fixerait le jour du mariage. La bénédiction aurait lieu au temple d'Ouchy. Le dîner se ferait à Morges. — Oui, poursuivit M. Brocard, quand je me mêle de quelque chose, il s'agit que ça marche. Allons, de la gaîté !... Le champagne coulera à flots. Je fais mon voyage en Italie, et, dans un an, je repasse ici pour baptiser le marmot.

Quant aux fonds de roulement, n'en parlons plus, des bêtises ! Depuis que nous avons la Californie, l'or ne manque pas. Je vous en offrirais, si je n'étais bien sûr que vous refuseriez. Mais j'ai une idée. Les principaux membres de la Compagnie des chemins de fer de l'Ouest sont de mes connaissances. Pas plus tard que l'an passé, j'ai fait le portrait de l'ingénieur, qui est le neveu du cousin d'un de mes oncles ; bref, je me charge de vous procurer une place dans les bureaux de l'administration. Quinze cents francs ou à peu près, cela vous va-t-il ?

Si cela lui allait, quelle question ? Le petit Louis, rien que de penser à une pareille somme, se sentait des éblouissements au cerveau. Il croyait rêver. Léonce vit bien qu'il voulait le remercier, mais que les paroles lui faisaient défaut.

— Assez, assez, dit-il ; revenons à Rœseli. Et depuis longtemps la nuit avait succédé au crépuscule, que nos nouveaux amis se promenaient encore dans la campagne Haldimand.

Cependant Mme Bernard était dans les plus grandes angoisses. Vers le soir, tandis qu'elle était occupée dans la cuisine à préparer le modeste souper, elle avait entendu soudain le pas de plusieurs personnes qui montaient l'escalier. La porte s'ouvrit.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle en voyant apparaître plusieurs femmes du voisinage.

— Vous ne savez pas ?

— C'est un bien grand malheur.

— Qui l'aurait cru pourtant !

— Un si brave garçon ! on n'y comprend rien.

— On m'a raconté qu'il y avait par là-dessous une lettre de la petite Bernoise. Il paraît que sa tante ne se trompait pas sur son compte ; *elle manigançait des accointances*.

— Tout retombe sur ce pauvre Louis,

— Aussi en a-t-il perdu la tête. Je ne m'explique pas les affaires autrement : monsieur Brocard qui ne lui avait rien fait.

— Heureusement que ce n'est pas grave

— La mère Suzon en répond.

— Il ne faut pas vous épouvanter.

Toutes les commères parlaient à la fois, impossible de rien comprendre. Mais déjà Mme Bernard était tout effrayée ; elle pressentait la vérité.

— Voulez-vous me faire mourir ? s'écria-t-elle ; au nom du ciel, expliquez-vous ! Et lorsque la pauvre mère comprit ce qui s'était passé, oh ! alors, un terrible frisson parcourut ses veines ; sa première pensée fut pour son fils.

— Où est-il ? où est-il ? s'écria-t-elle.

On n'en savait rien. Le sommelier de l'hôtel de l'Ancre l'avait vu s'enfuir du côté de la campagne Haldimand, il avait disparu dans le sentier qui longe le lac.

Une idée affreuse traversa l'esprit de Mme Bernard. Louis, disait-on, était blême et paraissait en proie à une frayeur immodérée ;... le malheureux ! il pouvait avoir attenté à ses jours. Mais peut-être était-il encore temps de l'arrêter. Hélas ! la veuve se traînait à peine au moyen de ses béquilles, et, dans cette occasion plus que jamais, ses jambes endolories lui refusaient tout service.

— Courez, mes bonnes amies, dit-elle avec l'accent de la plus vive appréhension, courez ; il faut qu'on le trouve, il faut qu'on le ramène.

On obéit ; Mme Bernard resta seule, allant de la la porte à la fenêtre, et de la fenêtre à la porte. Elle prêtait l'oreille à tous les bruits du dehors, rien ! Et au pied du lit, l'horloge de la Forêt-Noire continuait à lancer de droite et de gauche son long balancier. Quels moments ! Soudain un pas bien connu se fit entendre dans la rue. Mme Bernard courut au haut de la rampe ; déjà elle serrait son Louis dans ses bras. — D'abord elle ne put que pleurer ; son fils l'entraîna dans la cuisine et la fit asseoir devant le feu.

— De la joie, cria-t-il, de la joie, ma mère !

— Oui, mon enfant, te voilà, je croyais t'avoir perdu. Le reste n'est rien.

— Elle m'aime !

— En effet, je t'aime encore, malgré ta conduite ; comment pourrais-je faire autrement ?

— Oh ! je le sais bien, répliqua Louis, tu es si bonne, si tendre ! tu m'as pardonné ;... mais ce n'est pas de toi que je parle.

— Et de qui donc ?

— C'est d'elle !... il me l'a assurée.

— Que veux-tu dire ?

— Une place au chemin de fer.

— Mais, mon cher enfant...

— Tu ne veux pas me croire ; moi aussi, j'étais étonné, mais tout est convenu ; il a fait le portrait de l'ingénieur et, si je me souviens bien, celui de son épouse. A moins que tu ne t'y opposes, la noce aura lieu dans quelques semaines ; on nous marie à Ouchy. De là, nous partons pour Morges.

Mme Bernard crut décidément que son fils devenait fou. Heureusement, celui-ci ne lui laissa pas le temps de s'effrayer. Il parlait comme une pie, riant et chantant tout à la fois. Son récit, il est vrai, n'avait pas beaucoup de suite, mais une mère comprend à demi-mot.

Cette nuit-là, il y eut à Ouchy deux personnes qui ne dormirent pas tout-à-fait aussi bien qu'à l'ordinaire.

M. Brocard ne s'était de sa vie senti aussi content ; certes, une bonne action valait la meilleure des revanches. — Mon cousin, l'élève de marine, pourra se moquer de moi à son aise, toujours est-il que je lui raconterai toute l'aventure. Je suis fier de ce que j'ai fait, cela me suffit. Voyons, il me reste encore à obtenir cette place que j'ai promise ; ce ne me sera pas difficile : vite deux ou trois lettres. M. Brocard s'assit à son bureau et écrivit pendant une demi-heure ; puis, comme il éprouvait un léger mal de tête provenant sans doute de sa chute, il se mit au lit. (*A suivre.*)

Avec le bâton le bon devient méchant, et le méchant pire.

Vieux foin est difficile à enflammer, plus difficile à éteindre.

Le vieillard amoureux, c'est l'hiver fleuri.

Voir illustration en 4me page.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Julien MONNET, éditeur responsable.
Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO & Cie.